

Anne Bragance

Passe  
un ange noir

roman

Anne  
Bragance

MERCURE DE FRANCE

## DU MÊME AUTEUR

- TOUS LES DÉSESPOIRS VOUS SONT PERMIS, roman, Flammarion, 1973
- LA DENT DE RUPTURE, roman, Flammarion, 1975
- LES SOLEILS RAJEUNIS, roman, Seuil, 1977; Actes Sud Babel, 2005
- CHANGEMENT DE CAVALIÈRE, nouvelles, Seuil, 1978; Actes Sud Babel, 2002
- CLICHY SUR PACIFIQUE, roman, Seuil, 1979; Actes Sud Babel, 2001
- UNE VALSE NOIRE, roman, Seuil, 1983; Actes Sud Babel, 2006
- LE DAMIER DE LA REINE, nouvelles, Mercure de France, 1983
- L'ÉTÉ PROVISOIRE, roman, Mercure de France, 1983
- VIRGINIA WOOLF OU LA DAME SUR LE PIÉDESTAL, essai, Éditions des Femmes, 1984
- CHARADE, roman, Mercure de France, 1985
- BLEU INDIGO, roman, Grasset, 1986
- LA CHAMBRE ANDALOUSE, roman, Grasset, 1989
- ANIBAL, roman, Laffont, 1991; Pocket, 1993
- LE VOYAGEUR DE NOCES, roman, Laffont, 1992
- UNE JOURNÉE AU POINT D'OMBRE, roman, Laffont, 1993
- LE CHAGRIN DES RESSLINGEN, roman, Julliard, 1994; Pocket, 1996
- MATA-HARI, biographie, Belfond, 1995
- LES CÉVENNES, Équinoxe, 1996
- ROSE DE PIERRE, roman, Julliard, 1996; Pocket, 1999
- LA CORRESPONDANTE ANGLAISE, roman, Stock, 1998; Le Livre de Poche, 1999

*Suite des œuvres d'Anne Bragance en fin d'ouvrage*

PASSE UN ANGE NOIR

Anne Bragance

PASSE UN ANGE  
NOIR

*ROMAN*



MERCVRE DE FRANCE

© *Mercure de France*, 2008.

*À Jacqueline Leprince  
et à son ange gardien*



Tous les jours je vais m'asseoir sur le banc qu'ils ont installé dans l'abribus où les usagers de la ligne 15 viennent attendre le bus qui les emmènera en ville.

Je ne fais pas partie de ces usagers car je n'ai nulle part où aller et donc aucune raison de prendre le bus. Pour ce qui me concerne, disons plutôt que je suis quelque peu usagé, un vieux loup solitaire qui n'a désormais d'autre distraction que de se poser là et d'espérer échanger quelques mots avec celle ou celui qui viendra prendre place près de lui, sur le banc.

C'est toujours moi qui salue, qui entame la conversation : quelques remarques sur le temps qu'il fait et comme cet abribus est commode et bien conçu pour protéger de la pluie et du vent, ce genre de propos sans conséquence, prétextes

à brèves palabres entre inconnus. Je lance l'hameçon, j'amorce l'échange qui dure jusqu'à l'arrivée du bus ; alors, l'autre monte dans le véhicule et je me retrouve seul.

Je me déplace avec une canne, signe que je progresse car il m'en fallait deux lorsque j'ai quitté l'hôpital après mon opération de la hanche. Une méchante arthrose, comme bien vous pensez, qui a nécessité la pose d'une prothèse. Mais je m'en débrouille, je marche de mieux en mieux même si je boitille encore un peu.

Après le passage du bus, je retourne chez moi en clopinant ; certains jours, je m'arrête à la supérette du coin de l'avenue pour y faire quelques achats. Cet endroit est en quelque sorte mon « point d'appui », la seule halte que je m'autorise sur le chemin du retour, le havre que proposent Pauline et Jacques Minier à leur clientèle. L'affaire périclitait, mais ce jeune couple l'a reprise il y a deux ans et l'a remise à flot. Leur secret, ils la mènent avec une remarquable efficacité, et surtout une humanité rare par les temps qui courent. Ce « commerce de proximité » est fort précieux aux personnes âgées qui vivent dans le quartier et n'ont, comme moi, ni véhicule ni jambes capables de les mener très loin. Le mari gère le stock et l'épouse tient la caisse. Pauline Minier est une femme très affable,

qui a le cœur sur la main et une main très experte à soupeser. Elle est aux petits soins avec moi : lorsqu'elle estime que mon sac est trop lourd, elle le place d'autorité à ses pieds et me dit :

— Jacques vous le livrera tout à l'heure quand il en aura fini avec ses réassorts. Vous pourrez patienter jusque-là, monsieur Soriano ?

Je l'assure que rien ne presse, je la salue puis repars, toujours clopinant, et je me retrouve bientôt dans cette maison où j'ai vécu avec mes parents et ma sœur Leonora, puis seul avec elle. Ce qu'il me reste de journée, je le passe à mariner dans mes souvenirs comme un morceau de barbaque dans du gros rouge. La daube sera à point quand le sommeil me prendra, quand j'en aurai fini de descendre cet escalier glacé de la mémoire qui mène aux catacombes.

La daube de Leonora, ma sœur, un régal.

\*

Au dépôt, quand on attend de prendre le service, il nous arrive de causer un peu entre nous et souvent on parle de ce vieux type qui nous intrigue. On est quatre chauffeurs à se relayer sur la ligne 15, Éric Millon, Florent Durieux, Pierre Thouvenet et moi-même, quatre qui le voyons

jour après jour assis sur le banc de l'abribus, à mi-parcours de l'avenue. Il y a toujours là un ou deux clampins à attendre le bus pour se rendre en ville, mais lui ne le prend jamais. Thouvenet affirme qu'il doit y avoir quelque chose ou quelqu'un dans la cité intra-muros qui lui fait peur, qui l'empêche de franchir les remparts. Le collègue s'est trompé de vocation, il aurait dû être flic. On le met souvent en boîte à cause de ce goût qu'il a pour les énigmes et de son acharnement à vouloir les résoudre.

La vérité, c'est qu'on ignore tout du vieux type mais, comme chacun sait, le rien laisse beaucoup de place aux supputations, aux imaginations, aux présomptions. Le rien dérange, il agace, alors Thouvenet pose ses déductions ici et là, il met un point d'honneur à meubler l'espace vacant.

Les usagers de la ligne 15, on ne peut pas dire qu'on les connaisse. Ce ne sont jamais que des silhouettes, parfois un visage, un sourire, une voix qui souhaite le bonjour, puis ils vont s'asseoir derrière nous, et on démarre. Il y a deux catégories de personnes à fréquenter cette ligne : des adolescents et des anciens. Ceux qui appartiennent à l'entre-deux, les gens d'âge moyen, ne prennent pas le bus pour la bonne raison qu'ils se déplacent avec leur propre voiture.

Le vieux type ne roule pas sur l'or, il doit disposer d'une retraite de misère qui lui permet tout juste de vivoter. Pas besoin de prétendre exercer des talents de limier comme Thouvenet pour s'en rendre compte, il suffit de voir comment il est habillé d'un bout de l'an à l'autre. En toute saison, c'est du pareil au même : un pantalon de velours qui poche aux genoux et, pour le haut, un tricot rayé en coton pas mal élimé et rapetassé avec maladresse au niveau des coudes. Il porte une casquette de base-ball avec le logo d'une équipe américaine qui laisse dépasser sur sa nuque une couronne de cheveux blancs mais bien fournis. On se demande où il a pu dénicher ce couvre-chef. Avec ce truc vissé sur le crâne en permanence, savoir s'il est chauve ou non est encore une devinette.

En tout cas, ce n'est pas le souci d'épargner quelques sous qui dissuade le bonhomme de prendre le bus. Dans notre belle et généreuse cité, les transports en commun sont gratuits pour les séniors. Alors ? Il y a peut-être un peu de vrai dans les élucubrations de notre investigateur maison. Il est clair en tout cas que l'Ancien n'a pas mis les pieds en ville depuis des lustres et qu'il s'y refuse avec une farouche obstination.

Tout de même, une fois, une seule, j'ai tenté le coup, je me suis arrangé pour stopper le bus en

sorte que l'ouverture de la porte avant arrive exactement à la hauteur du banc où le bonhomme attendait. Cette petite lycéenne qui lui tient souvent compagnie était assise près de lui. J'ai attendu que la fille soit montée et j'y suis allé au culot, j'ai lancé mon invitation au voyage. Penché de côté, j'ai demandé au vieux : *Vous venez avec nous?* Il a secoué la tête et m'a lancé un regard noir. Il était furibard. Un fiasco. Il ne me restait plus qu'à enclencher la première de mon gros moulin et à démarrer. N'empêche, même si ma tentative a fait chou blanc, j'aurai essayé...

\*

Il y a aussi cette petite mignonne qui vient attendre sur le banc son bus pour le lycée. Chaque jour depuis la rentrée, nous bavardons un peu, nous faisons connaissance, nous nous apprivoisons. Le premier matin, après qu'elle s'est présentée, je lui ai demandé :

— Milush, c'est quoi ce prénom?

Comme elle n'a pas la langue dans sa poche, la petite a répondu du tac au tac :

— Et Andres? Vous croyez que c'est mieux? Vous pourriez pas vous appeler André comme tout le monde?

J'ai dit que, depuis le temps, j'étais habitué à Andres, que j'y tenais. Elle m'a rétorqué qu'elle n'avait que Milush à ma disposition. Il fallait que je m'en contente.

Voilà comment les présentations se sont faites entre la gamine et moi. Un peu vives quant au ton, mais faites. Elle, quinze ans et quelques poussières de semaines. Moi, pas loin des soixante-dix-huit. Je pourrais être son grand-père et même son arrière-grand-père : un drôle d'attelage que nous formons tous les deux.

Une semaine plus tard, pour la première fois, je lui ai parlé du garçon noir et du cadeau merveilleux que j'ai reçu de lui, ce chant *a cappella* qui ruisselait de sa gorge comme de l'or liquide. La gosse a ouvert des yeux ronds : à l'évidence, elle ne savait pas ce que signifie chanter *a cappella*. Je me suis donné la peine de le lui expliquer.

— Puisque c'était si beau, pourquoi vous l'avez pas enregistré ?

Enregistrer la voix du garçon, j'avoue que je n'y avais pas songé une seconde. Et même avec l'idée, je n'aurais jamais su comment m'y prendre.

La gosse voulait avoir le dernier mot et elle l'a eu. À chaque génération, ses ignorances et ses lacunes, ses pratiques et ses techniques : ce qui coule de source pour les uns est loin d'être évident

pour les autres. Et ainsi se creuse, se creuse ce que l'on nomme, je le constatais à mes dépens, le fossé des générations. Devant moi, un peu désarçonné et tout déconfit que je me retrouvais face à la jeune effrontée, un gouffre vertigineux, infranchissable s'est ouvert. Réduit au silence, je regardais la même avec ses écouteurs aux oreilles — pour être juste, je dois préciser qu'elle avait coupé le son de son appareil, un baladeur comme elle l'appelle, au moment où je m'étais assis près d'elle sur le banc de l'abribus. Il fallait tout de même que je réagisse. J'ai dit :

— Je n'ai pas le matériel nécessaire.

— Dommage! Vous auriez pu me le faire écouter, votre chanteur...

— Oui, c'est dommage, tu ne peux pas savoir à quel point. C'était un chant ensorceleur, un chant de sorcier, un sortilège dans lequel je me suis retrouvé happé et bien heureux de l'être, je regrette beaucoup que tu ne l'aies pas entendu.

— Forcément, vous dites que c'était un mercredi et le mercredi matin, je n'ai pas classe, je prends pas le bus... Vous pouvez me le décrire, le chanteur?

Je commence à m'habituer à cette façon qu'elle a de passer du coq à l'âne et de m'obliger à répondre au quart de tour.

— Il était noir, assez jeune, la trentaine peut-être. Il portait des tresses...

— Ouais, des dreadlocks.

— Si tu veux... Il se tenait là, au bout du banc, exactement à la place où tu es assise.

— Et ses fringues ?

— Il était tout de gris vêtu. Pas en costume, bien sûr. Un pantalon de toile et un polo à manches courtes. Il tenait ses mains ouvertes, posées à plat sur ses cuisses, et il chantait. Il chantait pour lui, pour personne, pour tout le monde, comme un oiseau, sans se soucier qu'on l'écoute ou non.

— Sauf que, d'après ce que j'ai lu, les oiseaux, quand ils chantent, c'est pour protester, pour donner l'alarme en cas de danger, pour défendre leur territoire contre un intrus ou alors pour attirer un partenaire.

— Admettons. Je retire la comparaison avec l'oiseau puisque lui ne protestait pas, ne défendait rien. Et, à l'évidence, il ne cherchait pas à séduire.

— Mais vous, il vous a séduit pourtant. Dès que vous l'avez entendu, vous êtes tombé sous le charme.

— C'est vrai. Je venais de sortir de chez moi, j'étais encore à une vingtaine de mètres quand j'ai compris que le chant provenait de l'abribus. C'était

une incantation primitive, une mélodie où la plainte alternait avec une sorte de ferveur jubilatoire, et ces sons me coulaient dans les veines, dans les os, et j'aurais tout donné pour que cette joie qui m'emplissait dure toujours. Je me disais, mon vieil Andres, si tu t'approches, à tous les coups le gars cessera de chanter. Et ça, je voulais l'éviter à tout prix.

— Alors? Vous vous êtes arrêté?

— Non. J'ai traversé l'avenue. J'avais très lentement. Je suis passé devant l'abribus mais sur le trottoir d'en face pour ne pas le déranger. C'est là que je l'ai vu et pendant les quelques secondes où j'ai traversé son champ de vision, il a dû me voir aussi.

— Il chantait toujours?

— Il chantait, oui. Moi, j'ai poursuivi mon chemin en priant le ciel qu'il continue, que le bus n'arrive pas tout de suite. Je me suis arrêté un peu plus loin, dans une encoignure où il ne pouvait pas me voir, où je pouvais encore l'entendre.

— Et ça a duré longtemps, cette sérénade?

— Deux minutes, trois, peut-être. Ensuite le bus est arrivé et l'a embarqué. Quand je suis revenu sur mes pas, le banc était vide. J'aurais pu croire que j'avais rêvé.

— Peut-être que vous avez rêvé. À part vous, personne m'en a parlé, de ce type, après tout...

\*

Lorsqu'ils attendent un enfant, les futurs parents se creusent la cervelle pour dégoter un prénom original. Ils consultent des calendriers, ils discutent pendant des mois avant d'arriver à se mettre d'accord. Admettons qu'ils aient arrêté leur choix sur Océane. Mais ils sont encore inquiets, ils redoutent par-dessus tout que, dans quelques années, leur Océane unique et très chérie se retrouve dans une cour d'école parmi une demi-douzaine d'autres Océane.

Pour ma part, côté originalité, je suis gâtée, on peut pas faire mieux.

Si je me présentais, affublée d'un prénom tel que Sandrine, Ariane ou même Bénédicte, personne ne trouverait à s'étonner ou à s'esclaffer. Mais je m'appelle Milush. La dernière à exprimer sa surprise a été l'infirmière du lycée quand je suis allée lui demander de l'aspirine parce que j'avais la tête comme une coucourde.

Et comme chaque fois, j'ai eu droit à la question :

— C'est très joli, Milush. Mais quelle est l'origine de ce prénom, sa signification ?

Je ne peux pas renseigner ceux qui m'interrogent, je n'en ai moi-même aucune idée. Ma mère, elle, doit savoir, mais je n'ose pas aborder le sujet. Elle n'apprécie pas ce qu'elle appelle mes « indiscretions » et me rabroue sitôt que je fais allusion à ma naissance et aux événements qui ont suivi. Essayer de savoir d'où vient le prénom que je porte, s'il a une signification, me semble pourtant une curiosité tout à fait légitime. Il faudra quand même que je lui pose la question un de ces quatre mais je dois m'armer de patience et attendre le moment propice car ces temps-ci elle n'est pas à prendre avec des pincettes.

\*

Non, ce n'était pas un rêve. Le chant m'a empli de joie pure, il s'est fiché en moi comme une sagaie et il continue à vibrer dans ma tête.

Maintenant, j'ai un vrai sujet de conversation, des questions à poser à ceux et celles qui s'assoient sur le banc, dans l'abribus. S'ils viennent à cette station et non à la précédente ou à la suivante, ils habitent forcément à proximité : telle est la conclusion qui s'est imposée à moi après tous ces jours de trouble et de cogitation, depuis que j'ai entendu le chant de ce garçon. Et s'ils vivent dans

le coin, ils l'ont peut-être entendu eux aussi. J'ai donc décidé de les interroger.

Je suis à la recherche de cette merveille, de ces notes d'or jaillies d'une gorge noire. J'aimerais obtenir l'assurance que je partage ce cadeau avec d'autres, que certains l'ont entendu, l'ont ÉCOUTÉ, comme moi.

Bon, la plupart sont vieux et un peu durs d'oreille, c'est regrettable mais il me faudra en tenir compte.

\*

Il est complètement barge, le vieil Andres. Son obsession ne le quitte pas. Chaque fois que j'arrive à l'arrêt du bus, il est là et il commence à blablater sur ce chant inouï, sublime, merveilleux, inoubliable, miraculeux, les mots ne lui manquent pas pour dire à quel point c'était beau.

Je l'aime bien, Andres, même si de temps en temps je m'amuse à l'asticoter. L'autre matin, alors qu'on était assis là et qu'il reprenait son couplet sur le garçon noir, je lui ai dit :

— Ma parole, vous en parlez comme si vous aviez eu le coup de foudre.

Là, j'ai été bien attrapée car il n'a pas protesté, pas démenti. Au contraire, il m'a avoué qu'il était

Je suis arrivée un peu essoufflée à l'arrêt qui précède le nôtre et je me suis mise à faire de grands signes pour arrêter le bus. Il a stoppé à ma hauteur, la porte s'est ouverte, d'un bond j'étais sur la plateforme et j'ai crié au chauffeur :

— Je vous en prie, attendez juste une minute, ne démarrez pas, laissez-lui une minute !

Je me tenais à l'avant du bus, debout près de l'homme au volant, je lui ai montré la silhouette de grand-père qui était sur le point d'atteindre l'abribus. Il y avait peu de passagers dans le véhicule et quelques-uns, intrigués par mon intrusion et mon agitation, se sont déplacés, nous ont rejoints pour venir voir ce qui se passait. Le chauffeur lui-même était si troublé qu'il n'avait pas refermé la porte du bus et l'on pouvait entendre le chant du garçon qui continuait à vibrer là-bas. L'homme ne comprenait pas, il m'a demandé :

— Mais... qu'est-ce qu'il y a, petite ? Le vieux bonhomme a un problème ?

Le chauffeur ne comprenait pas mais il ne démarrait pas. C'était tout ce que je voulais.

J'ai dit :

— Non, aucun problème. Il va à la rencontre de sa joie.

*Alta Rubia, 5 juin — 16 septembre 2007*

*Suite des œuvres d'Anne Bragance*

LE FILS-RÉCOMPENSE, roman, Stock, 1999 ; Le Livre de Poche, 2000

LE LIT, roman, Actes Sud, 2001 ; Babel, 2002 ; Le Livre de Poche, 2003

CASUS BELLI, roman, Actes Sud, 2002 ; Babel, 2003

LA REINE NUE, roman, Actes Sud, 2004 ; Babel, 2007

UNE ENFANCE MAROCAINE, autobiographie, Actes Sud, 2005

L'HEURE MAGIQUE DE LA FIANCÉE DU PICKPOCKET,  
Mercure de France, 2005

DANSEUSE EN ROUGE, Actes Sud, 2005

D'UN PAS TRANQUILLE, Actes Sud, 2007

UN GOÛT DE SOLEIL, NIL, 2007